

Friedrich Schlegel & Novalis
Dans le miroir de leur échange épistolaire
Clemens Horvat

Si l'on considère la collaboration de Friedrich Schlegel et de Friedrich von Hardenberg, on ne peut qu'être surpris de la manière dont ces deux esprits se complétaient totalement l'un l'autre. Ce fut la plus grande estime pensable qu'ils apportèrent l'un à l'autre, le plus grand sentiment de liberté pour l'autre, que l'on peut rencontrer ici en s'en étonnant. Précisément dans les années tardives, cette amitié impose parfois l'impression non pas que deux personnalités isolées se faisaient face, mais comme si l'on avait au contraire à faire à une entité unitaire — tant intégrale était l'interpénétration réciproque et si profonde leur compréhension mutuelle. Pour pouvoir s'élever à ces hauteurs cette relation d'amitié dut, il est vrai, parcourir plusieurs degrés. Ce fut tout d'abord Schlegel dont l'attention s'éveilla à Hardenberg. En janvier 1792, l'étudiant en science juridique à Leipzig, écrit à son frère August Wilhelm au sujet de son condisciple :

Je dois aussi pourtant te parler de quelqu'un : le destin m'a mis entre les mains un jeune homme duquel tout peut devenir. [...] Un être encore très jeune — d'une bonne complexion déliée, un visage très fin avec des yeux noirs, d'une expression seigneuriale lorsqu'il parle avec feu de quelque chose qui est beau — un feu indescriptible — il discourt trois fois plus vite que nous autres — il possède la plus rapide force de formulation et réceptivité. [...] Sa sensibilité a une certaine pureté de mœurs qui a sa raison d'être dans l'âme et non pas dans un manque d'expérience. [...] La belle sérénité de son esprit, il l'exprime lui-même au mieux puisqu'il dit dans un poème que « la nature lui aurait donné de toujours contempler amicalement vers le ciel ». [...] J'ai parcouru son œuvre : l'immaturation extrême du langage et de la versification, les constantes digressions houleuses autour de l'objet véritable, la trop grande mesure de longueur, la superfluité luxuriante d'images à moitié achevées, ainsi donc à l'instar de la transition du chaos dans le monde selon Ovide — ne m'empêchent pas de flâner en lui ce qui peut en faire le bon, peut-être le grand poète lyrique [...] La relation avec un *plus jeune* que moi, me garantit un délice nouveau auquel je m'abandonne.¹

Il est caractéristique de l'effet provoqué par Hardenberg que Schlegel, qui est né le 10 mars 1772, ressent l'autre, qui est né la même année, le 2 mai, nettement comme bien plus jeune. À partir de ce que Schlegel écrit dans cette lettre, il en résulte une image qui se grave facilement en mémoire de la situation intérieure, dans laquelle se trouvait Hardenberg au début de sa vingtième année : « ainsi donc à l'instar de la transition du chaos dans le monde selon Ovide » — c'est-à-dire qu'il semble avoir été enveloppé à l'époque encore des forces qui agissent chez l'enfant en le protégeant et en donnant à sa vie quelque chose d'inhabile, mais qui d'un autre côté, ne sont pas à comprendre réellement comme une expression des forces de la conscience de soi qui le recentrent. De la même façon que l'enfant vit plus dans le monde extérieur qu'en lui-même, ce qui change seulement à un moment plus tardif de sa vie (et certes avec la puberté), Hardenberg, lui devait encore acquérir à l'époque les forces de conscience de l'âge adulte qu'il développera plus tardivement.

Arrières-plans biographiques

Ce regard infailible de Schlegel qui déjà, à cette époque-là, convenait bien pour la personnalité de Hardenberg et ses dons, peut surprendre, or ce devait rester caractéristique pour les autres années de cette amitié. Dans ce que Schlegel écrit sur Hardenberg, surgissent nettement en exergue, aussi les différences entre ces deux personnalités : Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel était d'un caractère pas facile à éduquer, extrêmement têtue et renfermé, il exhiba très précocement déjà d'un autre côté, des traits géniaux. Pouvoir construire sur un soutien familial particulièrement accusé, ne lui fut pas permis. Il se retrouva beaucoup plus placé devant la nécessité d'affirmer sa propre individualité en opposition à son entourage. Des qualités en résultèrent qui ne lui facilitèrent pas toujours la tâche de s'arranger avec lui-même : « Je ressens en moi une dissonance persistante et je dois admettre que je ne suis point

¹ Cité dans Max Preitz (éditeur) *Friedrich Schlegel & Novalis — Biographie d'une amitié romantique dans leurs lettres*, Darmstadt 1957, pp.9 et suiv.

aimable...² » Dans cette déclaration sur soi se trouve un *leitmotiv* pour la vie de Schlegel, car il sembla constamment être en quête de quelque chose qu'il ne lui fut jamais permis de découvrir complètement. Il en fut tout autrement pour Georg Wilhelm von Hardenberg. Celui-ci grandit dans la maison familiale dans laquelle il put se déployer dans un quiétude préservée et ne se vit pas prédisposé à devoir faire preuve de contradiction à l'égard de son entourage. Rien ne laissa tout d'abord reconnaître ses extraordinaires talents. C'était beaucoup plus un enfant extrêmement souffreteux et rêveur qui resta nettement en arrière de ses frères et sœurs dans son évolution et fut renvoyé à l'amour plein de sollicitude de sa mère. Par les circonstances de la vie, dans lesquelles il se vit placé, il ne reçut que peu d'incitation pour se tourner vers ses vrais besoins intérieurs : les multiples relations familiales à l'intérieur de la noblesse de sa région natale le menèrent tout d'abord à un art de vivre, dans lequel il put en prendre à son aise et ne vit aucune occasion de sortir d'une certaine superficialité. Ainsi Hardenberg, au moment où il rencontra Schlegel, était encore bien éloigné d'être parvenu à lui-même. Il en résulta ce vif contraste avec l'esprit clairvoyant, tôt parvenu à l'indépendance intérieure et réaliste que Schlegel s'était déjà approprié à l'époque ; ceci a donné l'occasion à ce dernier d'adresser les lignes suivantes au plus jeune :

La différence entre nous c'est celle que toi tu trouves à l'arrivée un foyer que la bonne nature te façonna maternellement. Ta détermination est d'être fidèle à ta maison, à l'anoblir et à la décorer. Moi, fugitif je n'ai pas de maison, je fus rejeté au dehors dans l'infini (le Caïn du monde) et je dois m'en construire une à partir de mon cœur et de ma tête.³

Commencement d'une amitié

Il est foncièrement compréhensible que cette opposition ne leur rendit pas à tous deux la tâche aisée de se découvrir. Pourtant là où règne un destin profond, celui-ci s'élève au-dessus de toutes les oppositions difficiles à concilier et ainsi donc une profonde amitié se déploya bientôt entre les deux.

La première lettre de Schlegel à Hardenberg, date du 7 avril 1793, date qui devait marquer le début d'un échange épistolaire qui ne cessa plus. Celle-ci renferme déjà la remarque prophétique : « N'est-ce pas ? Tu te sens soudain inconcevablement riche, et même fort ? — Cela fait que nous ne possédons en quelque sorte qu'un morceau de notre soi profond : seul un coup fort doit d'abord mettre en pleine lumière les forces cachées.⁴ » Il se révéla bientôt que l'intelligence l'un pour l'autre était réciproque, comme cela ressort de la lettre que Hardenberg adresse le 20 août 1793 à son ami, après que celui-ci avait traversé une crise difficile :

Que tu te trouves encore parmi les vivants, cela me réjouit. Empoigne donc encore et ressens ta chair et écoute battre ton cœur. Tu bois à la source de ceux qui ont soif — tu es à présent insatiable. Cela t'arrache encore peut-être aux liens des quatre éléments — dans lesquels cela peut être mieux pourtant pour nous qu'une intelligence dans sa peau. Je plains ton pauvre et beau cœur. Il doit se briser tôt ou tard. Il ne peut pas supporter sa toute puissance. Tes yeux doivent s'assombrir sur les profondeurs vertigineuses dans lesquelles tu abaisses ton regard et où tu précipites le mobilier enchanté de ta vie. Le roi de Thulé, cher Schlegel, fut ton ascendant. Tu es de la famille du couchant. Je peux te le dire à présent et je m'étonne que ton frère ne te le dise pas. Tu vivras, tu vivras si peu, mais naturellement tu ne peux pas mourir d'une mort vulgaire ; tu mourras d'éternité. Tu es son fils — elle te fait revenir. Tu as une curieuse destinée auprès de Dieu. Peut-être que je ne reverrai jamais plus un homme comme toi. Pour moi tu as été le grand-prêtre d'Éleusis. J'ai appris par toi à connaître le ciel et l'enfer — à goûter par toi à l'arbre de la connaissance.⁵

À cela Schlegel répond à la fin d'août 1793 :

² Cité dans Ernst Bähler : *Friedrich Schlegel*, Hambourg 1988, p.25.

³ Max Preitz (éditeur) *Friedrich Schlegel...*, p.43.

⁴ À l'endroit cité précédemment, p.25.

⁵ À l'endroit cité précédemment, pp.39 et suiv.

Rappelles-toi l'antiquité du roi à-demi malade puisque la faim le rongea, à qui on a offert à manger de l'or dans un plat d'argent — ou beaucoup plus représente-toi un grand malheureux, solennellement terrasser devant Dieu, implorant profondément deux larmes de compassion aux yeux de l'ami, seulement une ! — seulement une demi ! — et soudain il sent sa peau baignée des rayons de louange d'un épouvantable brasier de feu. Il se peut que son cœur solitaire se glace. — ainsi m'as tu fait cela : J'aspire ardemment à un regard amical, à une étincelle de doux sentiment pour moi et au lieu de cela, tu m'offres — une pure admiration⁶. Mais ne me comprends pas pourtant de travers : il y a vraiment beaucoup de choses tout à fait vraies et pertinentes dans ta lettre et plus encore d'exquises. Ne devrais-tu pas aussi me connaître et me comprendre, que tu n'en dirais pas moins vrai et tu n'en pressentirais pas moins pourtant avec cet authentique esprit de Dieu, l'esprit du Seigneur reposant sur toi et son souffle sortant de tes poumons et son amour qui bat en ton cœur. Tu es un prophète — devient à présent aussi de plus en plus un être humain. Je veux volontiers partager désormais ma vie avec la tienne : si quelques-un me devinent au plus profond de moi-même, personne peut-être ne m'a percé à jour aussi profondément que toi et je me retrouve si volontiers en toi-même. Au reste cela va bien pour toi sous tous les rapports ; tu recherches des mystères dans les choses les plus simples, tu pousses à outrance tes imaginations, tu vois au plus profond, mais tu embrasses rarement un grand tout. Laisse-moi donc être comme j'étais et *je serai*. Moi-même je ne suis qu'un espoir. — Alors tu prédiras peut-être la vie — quoique je reconnaisse mon ascendance du roi de Thulé.⁷

C'est à nouveau ce regard clair et réaliste de Schlegel pour un ami qui a la vertu de transporter l'ami dans l'ébahissement. En comparaison, la lettre de Hardenberg — avec toute l'affection authentique, qu'elle annonce — parle d'un être humain qui vit dans un monde d'idées et ne pénètre pas encore totalement à la réalité de la vie. Il en résulte l'impression qu'un pressentiment lui serait certes donné de ce qui plane encore *au-dessus* de Schlegel, tel son vrai génie, mais sans posséder encore une pleine connaissance de ce qu'il est ici et maintenant. Et ceci ne reste pas dissimulé à Schlegel. En cela se révèle la différence caractéristique entre les deux amis : Schlegel semble d'abord percevoir chez l'autre ce que celui-ci représente dans la vie réelle, et de là, lui aplanit la voie vers l'entité éternelle de celui-ci, qu'il a la capacité ensuite aussi d'appréhender avec une clarté étonnante.

Il en est autrement chez Hardenberg, dont le regard au commencement est tourné vers l'éternel en l'être humain, à l'occasion de quoi — comme Schlegel le remarque judicieusement — il charge à outrance tout d'abord mainte représentation en imagination, et donc ne voit en aucun cas réellement d'avance ce qui vit chez l'autre (« Tu vois au plus profond, mais tu embrasses rarement un grand tout ») Ce n'est que peu à peu que se clarifie son regard pour l'éternel en l'autre, pour continuer de progresser de là et découvrir finalement un chemin qui mène à l'autre dans l'ici et maintenant. Lorsque Schlegel parle des deux cheminements diamétralement opposés c'est donc totalement exact :

Puissions-nous nous revoir seulement assez tôt, avant que nous ne redevenions étrangers. Je ne serai *jamais* cela ; j'espère, toi-aussi, je n'espère pas sans être à bout de préoccupation. Ton chemin n'est peut-être pas simplement divergeant du mien, au contraire il est diamétralement opposé. Fais-moi savoir combien tu as progressé plus avant sur celui-ci et si cela est à ton contentement. Je me réjouirai si je vois que tes inclinations précoces et ton parcours ultérieur entrent en harmonie ; car j'espère avec confiance que ton humanité restera en toute circonstance en toi.⁸

Hardenberg accueille autrement ceci, conformément à sa nature, pourtant son regard intérieur s'oriente sur l'idéal de l'opération commune, avec laquelle il octroie une expression au génie supérieur qui plane au-dessus des deux en les unissant. Dans cet esprit, il écrit peu avant de se tenir au commencement de son parcours professionnel, le 1^{er} août 1794 :

Nous pouvons pourtant avancer sur *un* chemin — oublie mes 21 ans un instant et laisse-moi le rêve — peut-être comme Dion et Platon. Au jour d'aujourd'hui, on ne doit pourtant pas être trop

⁶ « *kalt* » est dans ce cas à comprendre par « pur » ; il s'agit donc d'une « pure admiration ».

⁷ À l'endroit cité précédemment, p.42.

⁸ À l'endroit cité précédemment, p.49.

prodigue avec le titre de rêve. [...] Écris-moi bientôt en retour — ma réponse ne doit pas temporiser et n'oublie jamais que je ne peux pas t'oublier et que cette voie divergente c'était une hypothèse pure, une hypothèse étincelante — un coup de feu dans l'air azuré. Notre marche doit être une approximation — jusqu'à ce que tous deux nous nous embrasions d'une *unique* flamme, à gauche, à droite tout autour de nous, comme à Noël, où le *nouvel* An tombe huit jours après.⁹

Métamorphoses

Sur leur chemin l'un vers l'autre, les deux amis entre temps s'étaient tant rapprochés qu'ils ne pouvaient plus renoncer l'un à l'autre. La collaboration commune idéale sembla avec cela se rapprocher d'une proximité concevable. Pourtant deux événements durent s'avérer encore nécessaires pour Hardenberg, qui transformèrent profondément son être afin que pût se révéler à quelle élévation cette relation d'amitié devait les conduire.

Le premier de ces événements fut sa liaison avec Sophie von Kühn. C'est d'abord de cette manière qu'il sembla approcher de la maturité de son autonomie intérieure, ce que Schlegel pouvait pleinement et totalement accepter. Ainsi se retira-t-il dès lors de son rôle de guide de l'évolution du plus jeune, qu'il avait adopté jusque-là. Ce rôle, Sophie von Kühn le reprit dès lors. Par là débuta pour Hardenberg une évolution de nature totalement diverse, à laquelle Schlegel ne pouvait pas découvrir d'accès, celui-ci étant nonobstant encore beaucoup plus tourné vers la Terre de par sa nature. Par contre cela semblait comme si Hardenberg eût plané librement avec une partie de son être au-dessus de la Terre, durant l'ensemble de son existence terrestre, s'il n'eût jamais atteint celle-ci comme un être humain total à ce moment-là de sa vie. C'est en cela que repose la raison pour laquelle Sophie von Kühn put être ce qu'elle fut pour lui. Car on ne comprend pas cette relation, si l'on pense ici à une relation amoureuse habituelle. Elle commence à éclore [son mystère, *ndt*] tout d'abord si l'on commence par envisager en elle l'action concrète d'entités spirituelles.

À ce moment-là, Sophie von Kühn n'avait que douze ans, lorsqu'ils apprirent tous deux à se connaître. Elle ne partageait aucun des intérêts pour lesquels Hardenberg s'enflammait et était d'une complexion d'âme et de cœur d'une extrême simplicité. C'est exactement à cela tenait la splendeur particulière qui émanait d'elle : elle semblait encore complètement captive d'une atmosphère de pureté céleste que l'on peut encore parfois éprouver chez les tout petits enfants. On doit même dire qu'elle était cette même pureté céleste, qui s'extériorisait au travers du corps astral de Sophie von Kühn, de sorte que celui-ci ne portait rien en soi d'un élément d'une personnalité humaine. Ce qui s'extériorisait dans cette pureté céleste c'était donc beaucoup plus une entité spirituelle sublime.

La relation de Hardenberg avec Sophie von Kühn n'est donc pas à comprendre comme celle entretenue avec un être humain, mais au contraire avec une entité spirituelle. S'éclaire aussi à partir de cela le caractère particulier de cette relation. En celle-ci il n'y avait en réalité pas de place pour une passion terrestre, mais pas non plus pour l'élément d'une liaison personnelle de deux individualités matures, comme celle que plus tard Hardenberg devait connaître avec Julie von Charpentier et beaucoup moins encore à partir de ce qui constituait son amitié pour Schlegel. Mais c'est seulement par le truchement de cette relation que put résulter cet événement de « nativité » qui se rattacha pour Hardenberg à la mort de Sophie von Kühn.

Ce décès le précipita dans un profond désespoir. Pourtant succéda à celui-ci la naissance de son essence supérieure. Ainsi se voit caractérisé le deuxième des pas désignés tout à l'heure — qui se traduit poétiquement dans un troisième dans les « *Hymnes à la nuit* ». Alors seulement Friedrich von Hardenberg devint Novalis, celui que nous connaissons et vénérons aujourd'hui. Au citoyen de la terre qu'était Friedrich Schlegel, la sphère, par laquelle son ami était lié à Sophie, était bien étrangère. Pourtant une conscience de la vie supérieure lui fut donnée de voir germer chez celui-là [Hardenberg, *ndt*] par le trépas de sa fiancée.

Tu ne crois pas combien que je suis totalement auprès de toi, et combien je puis entrer totalement dans ta situation. Mais je t'assure que je pourrais souvent trouver cela enviable d'avoir eu une telle perte, qui restera peut-être toujours. Tu ne crois pas comme je ressens

⁹ À l'endroit cité précédemment, pp.50 et suiv.

souvent un manque oppressant qui restera peut-être toujours. Ne vois en cela aucune manifestation d'hypocondrie, mais au contraire, un ancien résultat de mon expérience et de ma raison.¹⁰

Schlegel eut donc une sensibilité pour cette vie supérieure vers laquelle à présent Hardenberg, devenu Novalis, avait été conduit par la mort de sa jeune aimée. Le manque d'une telle vie supérieure, il le ressent dans son for intérieur comme un manque oppressant. — N'y a-t-il pas là la preuve d'une affinité de nature toute particulière des deux amis ? Le sentiment de ce manque que Schlegel ressent en son for intérieur ne devait-il pas apporter cet élément qui conduisit cette amitié à sa culmination ? Avec cela s'ouvre une perspective qui ne pourrait véritablement devenir une réalité que dans un vie future il est vrai. — pourtant, tous deux connurent déjà à cet instant combien ils se complétaient et se voyaient renvoyés l'un à l'autre. Que Novalis ne fût pas pensable sans Schlegel, de même que Schlegel sans Novalis, cela se révèle ainsi clairement. Et ceci est totalement à comprendre textuellement, car précisément dans le cas de Novalis, cela veut dire que sans l'influence de Schlegel qui le relia doucement aux conditions terrestres, son œuvre n'eût jamais pu naître !

Novalis éprouva Schlegel comme une étoile qui lui éclaira son chemin dans l'amour. Inversement s'allia pour Schlegel avec Novalis, l'archétype de l'être humain purement et simplement, qu'il s'efforçait d'atteindre ardemment. Ceci est à vivre tout particulièrement après la mort de Novalis. À partir de ce moment, la vie de Schlegel fut caractérisée par la quête versatile de ce qu'il était devenu par ce qu'il avait accueilli de son ami, et qui lui manquait désormais. Il le rechercha dans divers contextes, se convertit au catholicisme — vis-à-vis duquel vers la fin de sa vie, il sembla prendre quelque distance — et ne put pourtant nulle part le retrouver. Les conditions d'incarnation de cette époque, qu'il avait découvertes en arrivant, ne lui autorisaient pas de découvrir ce qu'il recherchait. La personnalité de Schlegel semble avoir été voilée d'un profond mystère : s'il était d'un côté, citoyen de la Terre, d'une certaine manière comme Novalis na l'a jamais été, ainsi d'un autre côté, il était encore scindé d'une partie de son essence ce dont il prit douloureusement conscience.

Action commune

Dans les quelques années qui furent données aux deux amis, après la mort de Sophie von Kühn, ces deux esprits d'égale valeur se firent face en pleine liberté. Ils apparaissent à présent comme deux âmes impliquées au plus profond d'elles-mêmes éternellement liées l'une à l'autre. Cette reconnaissance parfaite l'une de l'autre qu'ils s'apportaient mutuellement est alors étonnante. Ainsi Novalis écrit-il, le 26 décembre 1797 :

Votre journal¹¹ est longuement attendu de moi. Une nouvelle époque de littérature peut commencer avec lui. Je vous promets avec joie ma participation — mais patience ! encore jusque Pâques. Tu vas avoir en mains ce que je suis en train de faire. Ce sont les fragments d'un entretien courant intime avec soi-même — des marcottes. Tu peux ensuite les arranger comme tu veux. Des contenus révolutionnaires me semblent en suffisance — sans doute que je suis encore trop occupé à présent aux exercices préparatoires. [...] Puisseons-nous nous voir ! Pour échanger mon papier et le tien l'un avec l'autre ! Tu découvrirais beaucoup de théosophie et d'alchimie.¹²

À présent se déploie un dialogue caractérisé par une confiance réciproque que seuls sont en capacité de produire deux êtres totalement sûrs l'un de l'autre et dans lequel l'autre est sacré et même plus il est ce qui est le plus sacré. C'est une profondeur mutuelle de vie, l'un en l'autre, comme jamais elle fut à peine réalisée à ce point par deux êtres humains. Ainsi Schlegel écrit-il le 20 octobre 1798 :

J'ai espéré bien longuement déjà une lettre de toi. [...]. Certes je reçois bientôt quelque chose de toi. Mais je préférerais toi-même. De fait cela est presque la seule et unique chose ou nonobstant le plus important de ce que j'ai à écrire, que je désire te voir et te parler au-dessus de tout. — Je

¹⁰ À l'endroit cité précédemment, p.82.

¹¹ Il s'agit d'*Athenaeum*, une revue de A.W. et F. Schlegel qui parut de 1798 à 1800.

¹² À l'endroit cité précédemment, pp.108 et suiv.

commence véritablement seulement à te comprendre en toi. J'ai eu ces derniers temps mainte révélation et je te comprendrais mieux à présent que je comprends la religion. [...] En ce qui me concerne, le but de mes projets littéraires est donc d'écrire une bible et de marcher sur les pas de Muhammad et Luther. [...] Tu es pour moi d'une valeur si incroyable et indissolublement enraciné au plus profond de mon être.¹³

Là-dessus Novalis lui répond le 7 novembre 1798 :

Ta lettre m'a renforcé dans la conviction de la nécessité de notre existence ensemble. Si tu me rencontres toujours de plus en plus en toi, moi je te reconnais de mon côté de plus en plus. [...] Tu écris au sujet de ton projet de bible et je suis principalement sur mon étude de la science et de son corps, du *livre* — à savoir je suis pareillement tombé sur l'idée de bible — *la Bible* comme *l'idéal de tout* livre. La théorie de la bible, développée, donne la théorie de la littérature ou de la sculpture des mots — qui délivre en même temps l'enseignement symbolique et indirect de l'Esprit créateur.¹⁴

Au sujet du projet commun de bible, il est dit dans la lettre de Schlegel du 2 décembre 1798 :

Il est vrai que la convergence non intentionnelle de nos projets de bible est un des signes et des prodiges le plus frappant de nos connivences et mésintelligences. [...] Mon projet de bible n'est cependant pas littéraire, au contraire, c'est un projet biblique foncièrement religieux. Je pense à fonder une religion nouvelle ou même beaucoup plus à aider à en faire l'annonce : car elle viendra et vaincra même sans moi. [...] Au reste, tu sais, comment j'anoblis et embrasse aussi de petites idées et celle que mon cœur et mon âme font mûrir est vie terrestre, je me sens assez de courage et de vertu, non pas simplement pour prêcher et m'enflammer comme Luther, mais au contraire pour établir comme Muhammad, par le glaive de feu du Verbe, l'empire des esprits en conquérant le monde ou bien comme le Christ, de me sacrifier moi et ma vie. — et pourtant tu as plus de talent pour un nouveau Christ qui découvre son brave Paul en moi.¹⁵

L'esprit de la religion nouvelle

Il était déjà question de ce vers quoi Novalis et Friedrich Schlegel se sont mûs l'un vers l'autre en partant de côtés opposés. Avec ce projet de bible quelque chose était donné dans lequel tous deux pouvaient apercevoir un projet commun dans lequel les deux chemins se rencontraient l'un l'autre. Il s'agissait à l'occasion de la religion, pas seulement comme d'un thème de vives discussions communes. Dans le comportement entre les deux amis se fait beaucoup plus remarquer un trait religieux même dans une mesure croissante.

Ici les perspectives diverses sont instructives avec lesquelles les deux amis s'approchèrent du projet de bible commun. Schlegel parle à bon droit dans ce contexte de « d'un signe et prodige le plus frappant de nos connivences et mésintelligences ».¹⁶ Il s'agit pourtant pour lui d'une Bible au sens littéral du terme dans lequel il a pensé créer une nouvelle religion. Novalis, par contre, voulait établir tout autre chose de l'esprit d'une nouvelle religion (et donc aussi de tout autres livres) au sens de l'idéalisme magique d'une métamorphose transcendante, c'est-à-dire qu'il menait ce qui était énoncé par Schlegel à un niveau plus élevé. Et nonobstant tous deux s'enracinaient dans le même esprit, un but concret était donné pourtant dans ce projet de bible que tous deux unis s'efforçaient d'atteindre.

Ce but doit encore être réuni à ce qui avait été donné par Sophie von Kühn : on a alors la communauté dont il s'agit pour Novalis ! Cette communauté se laisse produire dans la formule de la « Sophia du Christ », ou selon le cas, de la connaissance du Christ.¹⁷ On renvoie au motif spirituel qui plane au-dessus des deux amis et les unit — finalement ces deux existences visaient pourtant le vrai christianisme

¹³ À l'endroit cité précédemment, p.130.

¹⁴ *Ebenda*.

¹⁵ À l'endroit cité précédemment, pp.137 et suiv.

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, p.137.

¹⁷ Voir la conférence de Rudolf Steiner du 24 décembre 1920 : *Le pont entre la spiritualité du monde et le physique en l'être humain* (GA 202), Dornach 1993, pp.230-243.

cosmique. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Schlegel lorsqu'il conclut ses « idées » imprimées dans le troisième volume de l'*Athenaeum* par l'allocution suivante en hommage à Novalis :

Tu ne planes pas à leur frontière, au contraire, car poésie et philosophie se sont intimement interpénétrées en ton esprit. Ton esprit se tenait pour moi au plus près de ces images d'une vérité inconcevable. Je pense ce que tu as pensé ; ce que j'ai pensé, tu le penseras ou bien tu l'as déjà pensé. Il y a des mésintelligences qui ne confirment que la connivence la plus élevée. À tous les artistes appartient cet enseignement de l'Orient éternel. Je te désigne, toi, à la place de tous les autres.¹⁸

À cet hommage Novalis porte les phrases suivante en marge des « idées » de Schlegel :

Si quelqu'un qui est né et s'accommode de notre époque en tant qu'apôtre, tu es bien celui-là. Tu seras le Paul de la religion nouvelle, qui commence partout à poindre — l'un des premiers-nés de l'époque nouvelle — de la religion. Avec cette religion une nouvelle histoire du monde débute. Tu comprends le mystère de l'époque. — Sur toi la Révolution a provoqué ce qu'elle devait provoquer, ou bien tu es beaucoup plus un membre invisible de la Révolution sacrée, celle d'un Messie qui est apparu sur Terre *in pluralis*. Un sentiment splendide me vivifie dans l'idée que tu es mon ami et que tu as m'adressé, à moi, ces paroles les plus intimes. Je sais que nous sommes un en beaucoup [de choses, *ndt*] et je crois que nous le sommes foncièrement, parce qu'un espoir, un élan du cœur, est notre vie et notre mort.¹⁹

En Novalis et Friedrich Schlegel se rencontrèrent deux courants opposés l'un à l'autre de l'humanité, qui se meuvent l'un par rapport à l'autre dans une exacte symétrie. Rudolf Steiner renvoie à ces deux courants, lorsqu'il parle d'une part, des êtres humains qui sont reliés à Caïn (principe du connaître) et d'autre part, de ceux qui sont reliés à Abel et à son fils Seth (principe de la vie).²⁰ L'idéal d'une telle réunion flamboie dans la relation d'amitié entre Novalis (principe de la vie) et Friedrich Schlegel (principe du connaître). De cet idée tous deux furent au plus intimement comblés.

Die Drei 3/2018.

(Traduction Daniel Kmicik)

Clemens Horvat, né en 1968, fréquenta l'école Rudolf Steiner de Vienne et organise depuis 1998 des concerts à la « *Stadtinitiative Wien* » [l'initiative de la ville de Vienne]. Il est l'auteur de deux ouvrages *La contemplation intuitive intellectuelle de l'amitié. Friedrich Schlegel & Novalis dans le miroir de leur échange épistolaire* (BoD 2017) et *La réalité de la liberté. Au sujet de la science cognitive et des fondements christologiques de l'anthroposophie* (BoD 2017).

¹⁸ Max Preitz (éditeur) *Friedrich Schlegel...*p.164.

¹⁹ *Ebenda*.

²⁰ Voir Rudolf Steiner : *La légende du Temple et la légende dorée (GA 93)*, Dornach 1991 et du même auteur : *Au sujet de l'histoire et à partir des contenus de la section du culte du connaître de l'école ésotérique de 1904 à 1914 (GA 265)*, Dornach 1987.